



La plupart du temps, ces luttes entre mâles dos argenté ne sont pas physiques, mais elles le deviennent jusqu'à entraîner la mort d'un des adversaires dans certaines situations particulières, par exemple quand le prix est trop élevé, comme dans le cas de Mlima. De même, chez nombre d'espèces animales, on observe des attaques intenses plutôt vocales entre individus d'un même groupe social. Ces interactions régulent les relations sociales comme la hiérarchie, nécessaire pour diminuer les conflits pour l'accès à la nourriture et aux partenaires sociaux et sexuels.

En effet, un ensemble de codes comportementaux de domination – vocalisations agressives du dominant, menaces (montrer les dents), parades (chez les loups et les primates, notamment) – et de soumission permet aux animaux de gérer la violence et d'éviter de se battre à chaque interaction, en établissant le rang relatif des membres du même sexe. Chez les primates à hiérarchie stricte, tels les chimpanzés et certains macaques, les mâles subordonnés laissent le passage au mâle dominant, l'accès prioritaire à la nourriture, aux partenaires sexuels, ou lui adressent des vocalisations de salutation ou de soumission. Chez les chimpanzés, les individus de rang inférieur épouillent

souvent ceux de rang supérieur dans l'espoir de recevoir des avantages tels que la protection, l'acceptation et un épouillage réciproque. Le cas des bonobos est particulier: souvent, ils apaisent leurs conflits par des actes sexuels.

Un autre type d'agression au sein d'une même espèce est la coercition sexuelle: l'utilisation de l'attaque, de menaces et du harcèlement par les mâles pour forcer les femelles à s'accoupler – les scientifiques le comparent à des agressions sexuelles ou au viol entre humains et le nomment «violence». Cette technique de harcèlement est documentée depuis plusieurs dizaines d'années chez les mâles de différentes espèces de dauphins, d'ours, d'ongulés et de primates, mais aussi chez des insectes et des poissons. Parmi les mammifères, les orangs-outans de Bornéo sont les plus agressifs dans ce sens: dans près de 90% de leurs copulations, les mâles se montrent agressifs, y compris lorsque les femelles ne résistent pas. Chez les primates, cela semble un moyen pour les mâles d'entraîner les femelles à avoir peur d'eux et à céder davantage aux futures avances sexuelles. Chez les dauphins, les femelles resteraient dans des eaux peu profondes non fréquentées par les mâles afin d'éviter les blessures, pour elles et leurs petits. En effet, le principal coût direct de la coercition

Chez les chimpanzés, les comportements liés à l'attitude agressive, tels que montrer ses dents, sont des signaux clés qui permettent d'éviter les conflits.



TRIBUNES DU MUSÉUM

SHELLY MASI
interviendra le samedi
4 décembre après-midi lors
de la Tribune **Histoire naturelle
de la violence** du Muséum
national d'histoire naturelle,
à Paris.

Événement gratuit,
informations sur
mnhn.fr/tribunes-violence

L'ORIGINE DE LA GUERRE

Il arrive que des communautés de chimpanzés s'affrontent. Un signe que la guerre serait un héritage de notre ancêtre commun ? La réponse n'est pas si simple...

Les primatologues qui s'intéressent à l'origine de la guerre la définissent comme une violence impliquant des groupes d'animaux. Une telle violence dite « de coalition » est rare dans le règne animal. Cependant, la guerre semble exister chez d'autres espèces qu'*Homo sapiens*, y compris chez nos cousins les chimpanzés. La première, Jane Goodall a observé, en 1974 dans le parc tanzanien de Gombe Stream, que les chimpanzés de deux communautés voisines étaient violents les uns envers les autres. Elle a appelé « guerre » cette violence, car elle a duré environ quatre ans, durant lesquels la plus grande communauté « envahissait systématiquement » le territoire de la plus petite, en attaquant tous les membres de la communauté adverse rencontrés et en les laissant mourir de leurs blessures, jusqu'à anéantir toute sa population. Elle a défini ces attaques comme brutales, très violentes, les envahisseurs prenant la tête d'une victime et buvant le sang qui coulait de son nez, tordant un membre, déchirant des morceaux de peau avec leurs dents... Jane Goodall a qualifié ces comportements de violents, car jamais ils n'avaient été observés vis-à-vis d'un mort de la même communauté. Au contraire, les chimpanzés montrent envers leurs morts des comportements ressemblant à de la compassion. Ces événements étaient d'autant plus troublants que, quelques années auparavant, les deux communautés n'en formaient qu'une. Victimes et attaquants avaient donc grandi ensemble.

Sur ces bases, en 1996, le primatologue britannique Richard Wrangham a formulé l'hypothèse que cette violence mortelle existait déjà chez les ancêtres communs des humains et des autres grands singes, et que nous aurions hérité de ces ancêtres une sorte de prédilection pour la guerre. Il soutient que les tueurs trouvent des avantages dans cette violence collective, car en éliminant un mâle d'une autre communauté, ils réduisent la capacité de leurs voisins à se reproduire et, en même temps, augmentent l'accès de leur communauté au territoire, et donc à la nourriture. Selon Richard Wrangham, ces attaques létales ne sont pas tant une escalade d'hostilités existantes qu'un « appétit » pour chasser et tuer des rivaux, « semblable à la prédation ». Cet appétit aurait été sélectionné au fil de l'évolution parce qu'il fournit plus de ressources pour peu de risques, les attaques visant surtout des individus isolés. Pour lui, les observations suggèrent que cette tendance est liée aux conditions de vie des chimpanzés – peut-être similaires à celles de nos ancêtres humains –, notamment au fait que leur société est caractérisée par la fusion et la fission de groupes et une hostilité entre groupes.

Mais de nombreux anthropologues ont rejeté les arguments de Richard Wrangham, refusant de voir dans la guerre un « instinct de tueur » dont nous aurions hérité.

C'est pour cette raison que les primatologues s'interrogent de plus en plus sur la présence de la guerre chez nos cousins vivants les plus proches, les chimpanzés et les bonobos. En 2010, dans une réponse à Richard Wrangham, les anthropologues américains Robert Sussman et Joshua Marshack ont souligné que chez la plupart des animaux, les combats sont des manifestations d'agression plutôt que des agressions physiques et que, même dans ce cas, ils sont rarement mortels. Ils soutenaient que la « guerre » des chimpanzés n'est pas du tout un comportement inné, mais plutôt le résultat des actions humaines, qui encouragent cette agressivité, comme la destruction de l'habitat, qui signifie que les communautés de chimpanzés sont obligées de vivre plus près les unes des autres, ce qui crée plus de concurrence pour les ressources. Pour les deux anthropologues, une deuxième explication de la « guerre » chez les chimpanzés était le fait que Jane Goodall les a nourris pour les approcher. Les chimpanzés seraient devenus plus agressifs à cause des disputes pour ces aliments de haute qualité.

Parmi les mammifères, notre espèce est particulièrement violente

Le débat a été partiellement résolu en 2014, par une équipe autour de Michael Wilson, à l'université du Minnesota, et Richard Wrangham. Celle-ci a recueilli des informations sur tous les meurtres observés ou suspectés dans les communautés de chimpanzés sauvages suivies depuis plus de dix ans. Environ les deux tiers étaient dus à des membres d'une autre communauté, et aucune corrélation n'a été trouvée entre les impacts humains et le taux des meurtres. De plus, la taille de l'aire protégée ne semble pas avoir eu d'effet sur leur fréquence. Ces résultats suggèrent une tendance naturelle à la guerre de nos cousins vivants les plus proches.

Mais le débat continue et d'autres chercheurs soulignent que, dans cette étude, seuls deux sites de recherche sur les chimpanzés (Kibale et Boudongo, en Ouganda) sont responsables de près de 60 % de tous les décès. La survenue de meurtres entre communautés est donc assez rare en dehors de certains groupes, voire de certains individus. De son côté, l'équipe de Michael Wilson et Richard Wrangham a aussi analysé les données des bonobos

et n'y a trouvé qu'un seul meurtre présumé dû à une autre communauté. Difficile, donc, d'en conclure si l'ancêtre commun des humains, des chimpanzés et des bonobos était violent ou pacifique. Cependant, une autre étude plus large publiée en 2016 par José María Gómez, de l'université de Grenade, en Espagne, et ses collègues, a montré que les primates, dont font partie les grands singes, constituent un groupe d'espèces où le niveau de violence létale (la proportion, pour une espèce donnée, des décès provoqués par une interaction de congénères) est assez élevé par rapport à celui dans d'autres groupes de mammifères.

Les chercheurs ont comparé les niveaux de violence létale de 1024 espèces de mammifères. Résultat : les espèces les plus sociales et les plus territoriales sont celles dont le niveau de violence létale est le plus élevé. En outre, la violence létale semble aussi héréditaire, car, dans l'arbre phylogénétique des mammifères, une espèce a plus de chances d'être violente si, plus haut dans son lignage, une autre espèce a un niveau élevé de violence létale.

La violence létale se concentre ainsi principalement chez les primates, certains rongeurs et les carnivores. Le niveau de violence létale est de 1,8 % à l'embranchement des grands singes et il augmente à 2 % à l'embranchement de notre espèce, soit six fois plus qu'à l'embranchement des mammifères. En d'autres termes, notre espèce est particulièrement violente parmi les mammifères. Du moins l'était-elle à ses débuts, car, depuis, le niveau de violence létale a changé au cours de l'histoire de l'humanité, modulé au gré des évolutions de l'organisation sociopolitique des populations humaines.

Depuis un quart de siècle, la fréquence des violences létales dans le monde n'a cessé de baisser, selon un rapport des Nations unies sur les homicides publié en 2019. Toutefois, notre espèce a aussi développé d'autres types de violences non physiques : une personne peut subir la violence d'une autre à travers des paroles, des comportements, des gestes ou des silences. Cette caractéristique est-elle propre à notre espèce ou la retrouve-t-on chez d'autres primates ? Si la question reste entière, certains primates non humains semblent eux aussi avoir les capacités cognitives pour développer ce type de violence. C'est le cas, des macaques à longue queue sauvages du temple d'Uluwatu, à Bali, en Indonésie. Ces singes montrent très fréquemment ce type de comportement envers des touristes visitant le temple. Ils leur volent des objets, en général de grande valeur pour les visiteurs – tablettes, téléphones, lunettes de soleil, sacs, chapeaux, eau –, et ne les relâchent qu'en échange de nourriture. Une forme de troc doublé de chantage !